

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTERAIRES.

Vol. XII. Montreal, Vendredi 17 Aout, 1849. No. 97.

MELANGES RELIGIEUX

MONTE REAL, 17 AOUT 1849.

INSTRUCTION PUBLIQUE EN FRANCE.

PROJET DE LOI DE M. DE FALLOUX.

Suite.

Nous continuons à rendre compte à nos lecteurs, des critiques que la presse catholique formule contre le projet de loi de M. Falloux, avant que la discussion s'engage à la Chambre.

M. de Falloux crée entre l'enseignement libre et l'enseignement Universitaire des rapports qui les enchaînent l'un à l'autre, comme on a pu le voir par notre analyse. Or, la distance qui inspirent les principes de l'Université, fait demander la séparation des deux enseignements, sans quoi, dit-on, l'enseignement prétendu libre, ne le sera vraiment pas, et le projet ne fera, au fond, qu'organiser le monopole d'une manière un peu moins tyrannique.

Tels sont les tristes fruits de la destruction de l'unité de doctrine dans la société chrétienne. La distance mutuelle, la crainte du prosélytisme, entouré de difficultés insurmontables la création des œuvres les plus utiles. Dans les pays à population mixte, comme aux Etats-Unis et d'ailleurs, ces difficultés ont dégénéré en différends sérieux et en querelles acrimonieuses. Personne n'ignore qu'au Haut-Canada, la chaude dispute sur le Bill de l'Université rallumait son feu au même foyer de dissension, et que la solution de la difficulté, par le moyen d'un amalgame, est loin d'avoir satisfait tous les partis. — En France, l'embarras est créé par l'esprit philosophique; et tant que l'Université ne viendra pas dresser ses tentes dans le camp catholique de l'immense majorité de la nation française, il y aura malaise et déchirement. N'est-ce pas évident par les entraves qu'éprouve aujourd'hui le Ministère de l'Instruction publique? Malgré ses principes religieux, il ne peut empêcher que la presse fasse entendre les plus fortes réclamations contre son plan, et demande qu'on abolisse, comme autant d'énormités, les certificats d'études, les inspections universitaires sur les établissements libres, les commissions universitaires pour la collation des grades, et le droit de censure sur les livres classiques: destinés aux écoles libres.

C'est le même esprit de juste défiance qui fait que les catholiques français réclament simplement la liberté d'enseignement, et qu'ils repoussent une transaction avec le monopole universitaire. Et la majorité de la commission sur l'Instruction publique a beau paraître d'avis de modifier la composition du Conseil Supérieur, de manière que dans la section permanente il y ait un ecclésiastique et sept membres de l'Université au lieu de huit, la presse ne laisse pas de réclamer:

"Evidemment, dit un de ses organes, le projet de loi ne donne pas la liberté telle qu'elle nous appartient de droit naturel et telle que nous l'avons un jour. Nous avons obtenu la liberté de la presse moyennant des mesures fiscales préventives et des mesures répressives; pourquoi n'abtiendrions-nous pas la liberté d'enseignement aux mêmes conditions?"

"Le premier citoyen venu pourra, avec un cautionnement de quelques mille francs, pourvu qu'il jouisse de ses droits civils, c'est-à-dire pourvu qu'il n'ait été condamné ni pour vol, ni pour viol, ni pour assassinat, ce qui ne prouve pas toujours qu'il soit un fort honnête homme, s'adresser à la France entière, lui parler de tout, de choses morales et immorales, selon son gré, de politique, de sciences, de littérature, de théâtres; publier des romans obscènes, mentir, calomnier, jeter l'injure sur les choses les plus saintes et sur les hommes les plus honorables; attaquer la société, écorcher la jeunesse, distiller le poison dans le sein d'une nation de 36 millions d'âmes, sans que le Gouvernement y mette le moindre obstacle; et un évêque, par exemple, aura pas le droit, sans subir des examens, sans faire l'apprentissage de l'enseignement pendant cinq ans, de rassembler cent jeunes enfants dans son diocèse pour les instruire?"

Il y a là trop d'injustice et des absurdités trop révoltantes au détriment du bon sens et de la vérité, pour que la question de l'enseignement ne soit pas bientôt mieux comprise qu'elle ne l'est et par les populations et par les pouvoirs publics. La liberté de l'enseignement n'est certes pas plus à craindre que la liberté de la presse! Des deux côtés on enseigne ce que l'on croit être la vérité, admettons-le. Mais si l'on peut enseigner par écrit, avec une liberté pleine et entière, à toute une nation, nous ne savons pas pourquoi cette même liberté ne pourrait pas s'appliquer à l'enseignement de deux ou trois cents jeunes gens qui consentent à écouter la parole d'un instituteur?"

"Le projet de loi de M. de Falloux ne donne pas cette liberté. Il y a des examens à subir, cinq années de stage à courir et des entraves de différentes sortes dont il faut se débarrasser avant d'obtenir la faculté d'instruire ses semblables. L'Etat conserve toujours la plus large part dans l'enseignement. Il organise des écoles publiques, paie les professeurs, prescrit les ouvrages à suivre, etc.—Mesures funestes qui le font sortir de ses attributions et qui servent forcément les intérêts de l'erreur en violant les droits des citoyens! Vous, contribuables, nous sommes forcés de payer des professeurs dont les doctrines, d'après nous, ne servent qu'à corrompre l'esprit et le cœur de la génération!"

Nous ne pousserons pas plus loin, pour le moment du moins, notre analyse des critiques qu'a fait naître,

dans la presse religieuse, le projet de loi du Ministère de l'Instruction publique. Mais nous nous bornerons à citer sans commentaires, deux fragments de la lettre que Mgr. l'Evêque de Chartres adressait à M. de Falloux, le 25 juillet dernier; les voici:

Monsieur,
Si l'on avait résolu, il y a cent ans, de mettre à la tête de l'Instruction publique Voltaire, Rousseau, d'Alambert, Diderot et tous les adeptes de cette école, et qu'on eût pris de telles mesures qu'une grande partie des intelligences, ou peut-être toutes les intelligences, fussent sous leur direction absolue, quel étonnement général n'aurait pas frappé les peuples, quelle consternation ne se serait pas répandue dans les familles à la vue de cette impiété scellée par les lois, libre et triomphante! Or, je prétends que de forcer tous les jeunes gens, ou du moins une très grande partie d'entre eux, à s'abandonner des doctrines de l'Université, est une perspective encore plus effrayante pour les parents qui croient en Dieu, ou même pour ceux en qui cette croyance n'est affaiblie que par des passions momentanées ou par une incertitude maladroite. Les égarements du dernier siècle n'étaient ni dictés par le même orgueil, ni puisés dans le même fanatisme qui anime et possède les docteurs universitaires. . . . D'ailleurs, les erreurs des mécréants du siècle dernier n'étaient ni plus audacieuses ni plus criminelles que celles que professent ouvertement les maîtres actuels de la jeunesse. Avient-ils sur Dieu des idées plus déréglées et plus offensantes pour ce grand Dieu? Avaient-ils plus de mépris pour le Souverain des hommes, plus de haine pour l'Eglise, des vues plus fausses et plus désastreuses sur la morale? Non . . .

"Demandez à ceux qui sont instruit; de l'état moral de vos pensionnaires et de vos collègues, vous saurez par eux jusqu'à quel point la corruption, le dérèglement des idées, la dépravation des sentiments y sont pénétrés. Quelques maîtres vertueux en gémissent, mais ils l'avouent franchement qu'ils n'y peuvent rien; leur douleur est insondable à la vue des maux que prépare à la France cet état de choses. Et vous affermissez, ou plutôt vous venez étendre les pouvoirs de ces guides funestes! Vous jetez quelques patibales et quelques prêtres dans ces conseils, où ils seront comme perdus au milieu d'hommes habus des idées déplérables que j'ai indiquées, on qui en sont les complices par leur silence, ou qui, élevés autrefois par les mêmes maîtres, n'en verront que trop aisément le danger. L'Université sceptique conservera donc toujours l'empire des intelligences. Or, ce sont les intelligences qui décident de tout dans ce monde: elles deviennent, tôt ou tard, un torrent auquel rien ne résiste.

La France vous conjure donc de briser ce monopole au plutôt de laisser sortir ses enfants de ce cercle de fer qui les enserment. La Constitution, bien entendue, vous en fait un devoir. Répondez donc enfin aux vœux ardents des familles, de la patrie de la religion. Cet affrontement, toujours attendu en vain depuis quarante ans, sera votre salut et le nôtre, la restauration de la vertu, de la vérité, de la saine raison, votre gloire et votre couronne.

J'ai l'honneur d'être, etc.

† C. H. Evêque de Chartres.

Chartres, le 24 juillet 1849.

L'INSURRECTION HONGROISE.

Une lettre écrite de Pesth, en date du 6 juillet, nous fournit sur la fausse lutte qui se soutient en Hongrie les détails suivants, où le pittoresque se mêle à la vérité, sans une plume bien informée.

Voici d'abord quelques données importantes sur les dernières actions et sur la situation de Comorn:
"Les Autrichiens essaient encore, quoique faiblement, de nier leur échec devant Comorn et à Aes; ils disent que l'ennemi s'est vaillamment battu, mais que l'avantage est resté du côté des Impériaux. Cela est tout simplement absurde. De quoi s'agit-il en effet? De forcer le retranchement des Hongrois. Y a-t-on réussi? Non. Donc les Hongrois ont été vainqueurs. Maintenant les Impériaux cherchent à tourner les défenses qu'ils n'ont pu emporter; c'est une autre question dont il faut attendre l'issue.

Cette bataille d'Aes a duré trois jours. La grande armée autro-roumaine, qui compte 80 à 90 mille hommes, a été reçue par Gorgoy avec vigueur et résolution, forcée peut-être de reculer. La brigade Reischach a été littéralement écharpée. Ne dites à personne que le quartier-général s'est retiré de Babolna à Raab, et que la ville est encombrée de blessés. Les troupes souffrent de la fièvre. Tous les bateaux à vapeur disponibles font la navette de Presbourg à Raab, ramenant les blessés et les févreux, dont on pourrait approximativement évaluer le nombre à 3,000. Peu s'en est fallu que le général Hayman ne fût pris à Aes, avec tout son état-major; les Russes, cette fois encore, sont arrivés à temps.

"Le jeune général Gorgoy, dont les ennemis les plus acharnés ne sauraient assez louer la bravoure chevaleresque, qu'on voit toujours le premier au feu, et le dernier à la retraite, Gorgoy est décidément blessé. Un transfuge a raconté que Gorgoy est à Comorn dans un état alarmant. Il a été atteint de deux balles à la bataille d'Aes, au côté et près de l'épaule: cette dernière blessure est dit-on, mortelle. Le général Klapka l'a remplacé.

"Comorn est infecté de choléra, de typhus et d'un autre fléau dont je ne sais pas le nom en français; on l'appelle la Mort-Noire. La garnison a quitté la citadelle jusqu'à parfait assainissement, et s'est établie dans la ville, qui est fortifiée, et qui a peu souffert, dans le siège, des bombes autrichiennes. Les susdites bom-

bes ne remettent en mémoire qu'on a déjà bombardé les quatre capitales de l'empire, Vienne, Milan, Prague et Pesth.

"Les milliers d'ouvriers occupés sans relâche depuis un mois à faire des fascines dans les osierais de Presbourg ont cessé leur travail. On ne prendra pas Comorn d'assaut; on le bloquera ou on laissera faire toutes les pestes.

"L'empereur a quitté le camp, dégoûté des horreurs de cette guerre. Des gens bien informés le peignent sombre, inquiet, dans son château de Schonbrunn, mangeant peu, se couchant tard, se levant tôt, exactement le contraire de ce bon roi d'Yvetot. Pauvre jeune homme! il y a de quoi!"

Le correspondant ajoute, l'énumération suivante des forces hongroises.

Infanterie: 107 bataillons de honved (gardes nationaux mobiles), le bataillon doit être fort de 1,200 hommes:

4 bataillons allemands fort réduits, surtout celui qui a fait sous Bem, la campagne de Westphalie; 16 bataillons polonais; Total, 127 bataillons; toute déduction faite de malades, de morts et d'absents, je compte 130 mille hommes. Cavalerie: 14 régiments de hussards, à 1,000 cavaliers environ, incluant 13,000;

4 forts régiments de sikos, qui forment à peu près 5,000 hommes; enfin des chasseurs à cheval dont le nombre est incertain, en tout 20,000 cavaliers. C'est donc une armée de 150 mille hommes, aussi que je vous l'ai marqué. Comptez en outre les paysans armés, les volontaires, et vous arriverez facilement à 200 mille. Mais on m'a raconté que les Hongrois ont renvoyé les volontaires dans leurs foyers, où déjà plusieurs ont été saisis, recrutés et dirigés sur l'Italie. Je ne comprends rien à cette mesure des Hongrois. Veulent-ils faire accroire qu'ils ont du superflu, ou bien désespèrent-ils?

Je n'oublie point leur artillerie. Outre les canons des forts, ils en ont en ligne 400, avec lesquels les Autrichiens ont fait de temps en temps connaissance. Pourtant, si j'étais plus crédule, et puisque j'étais en train de faire des chiffres, j'aurais pu mettre zéro ou un signe négatif. Je compare les canons pris aux Hongrois à cet innumérable détail que les Français ont pris en Afrique. Que de millions de moutons et de bœufs! que d'hécatombes, bon Dieu! Et la viande arrivait de France ou d'Espagne pour la consommation de nos soldats, et se payait au poids d'or. Depuis le commencement de cette guerre, les Autrichiens ont pris aux insurgés 1,235 canons, et cependant ces derniers en possèdent encore 400 en rase campagne! On ne sait vraiment pas comment les uns les ont pris, et où les autres peuvent les prendre.

Je vous ai énuméré les forces hongroises; les Sikos méritent une mention particulière. Chapeau rond, bas, veste bleue, large pantalon blanc effilé aux extrémités; éperons monstrueux et cliquetants, selon le goût favori des Hongrois; 2 pistolets, un sabre à côté duquel vit fraternellement un fouet à la longue lumière, ou une espèce de massue appelée fokos. Voilà leur équipement. Ce fouet, avec sa lanière terminée par une balle de plomb, est une arme terrible, qu'ils manient comme les marins chez nous se servent du fléau. Le fokos, bâton d'environ quatre pieds et demi, a pour pomme une hache en enivre ou en acier. On dit que les Sikos sont d'habiles bâtonnistes, coupant ou assommant de leurs redoutables moulins, quelque fois même lançant leur fokos à l'ennemi sans manquer le but. Pardon de mes éternelles reminiscences, mais je ne puis m'empêcher de songer aux franciscanes de nos ancêtres.

"Dembinski est un général d'Arioste, pour qui l'impossible n'existe pas; c'est l'homme qui ne demande que du succès pour entreprendre et réaliser les projets les plus inconcevables. Le comp de main le fascine, le tente, et c'est en cela qu'il diffère de Bem, dont la persévérance semble être la principale qualité; Bem peut être battu, mais pas découragé, jamais anéanti. Son caractère froid, tenace et impassible, le distingue de ses compatriotes, chez qui, en général, l'ardeur prévaut sur la réflexion. Les Szeklers, tribu la plus guerrière parmi les populations de la Hongrie, vont avec impatience Laders s'engager dans les montagnes de la Transylvanie; mais je ne doute pas que dans peu le bruit d'une victoire de Bem ne vienne surprendre l'empereur Nicolas au milieu de ses projets d'invasion.

"Au reste, tout est extraordinaire dans cette guerre de Hongrie. Les corps d'armée magyars circulent, s'échappent, reviennent comme des ombres, sans être aperçus; un protestant, Louis Kossuth, prêche la guerre sainte aux catholiques, et toute la population, hommes, femmes et enfants, se met en mouvement, portant sur la poitrine une croix blanche; les prêtres les conduisent bannières en tête; deux d'entre eux surpris au milieu de leurs prédications, ont été perdus sur-le-champ; j'ai à vous parler encore d'un général que vous connaissez, du fameux Rozsa Serndor (Alexandre), sikos et brigand. Ce Rozsa avait été enfermé à Szegedin, pour vols et aussi, je crois, pour quelques légers meurtres. Il fut délivré l'an dernier en même temps que les prisonniers politiques italiens. C'est un homme de 40 à 50 ans, grand, robuste, silencieux, flegmatique comme le Bas-Le-Cuir de Cooper; on cite de lui mille traits étonnants. Il rode actuellement, à la tête du landsturm (levée en masse), le long du Balaton, dans l'immense forêt de Bakony, qui a 30 lieues de France de long, sur 12 ou 14 de large. Un tel lieu devait être sa retraite. Il pourra s'y inspirer des exploits de Sobry, son illustre prédécesseur.

"Kossuth, l'âme de l'insurrection, cet homme étonnant pour notre époque, déploie une énergie dont on saurait difficilement donner la vraie idée. Nonobstant l'état précaire de sa santé, il fait des prodiges d'activité; assis sur une charette de campagne, sa femme et son enfant à ses côtés, il parcourt le pays, il appelle

le peuple aux armes, il communique à la nation entière cette bouillante ardeur, qui rayonne autour de son immortelle figure. Parfois il arrive dans un camp de ses guerriers, où, grâce aux inconvénients de toute guerre populaire, le manque de vivres et de munitions entraîne le découragement à sa suite. Alors il se lève, et, debout sur sa charette, il parle. Il parle dans trois ou quatre groupes successivement, afin que chacun l'entende, et, au départ du dictateur, les soldats ont oublié la misère et les fatigues; les voilà pleins d'enthousiasme, qui voudraient offrir à la patrie la dernière goutte de leur sang, afin d'en finir une fois avec l'ennemi, afin de donner du repos à Louis Kossuth et à sa famille.

"Kossuth a fait prendre, dit-on, tous les objets d'or et d'argent des églises pour en faire frapper de la monnaie. Parmi ces objets, on remarque un grand tassin d'argent servant aux baptêmes, du poids de 300 livres de Kaschau; une colonne de porphyre, à laquelle, était attachée une lampe d'or, pesant 50 livres; une statue d'argent de la Vierge, 140 livres, de Grosswarden; 4 anges d'argent, chacun 150 livres, de Waitzen; un agneau d'or, une petite caisse d'or, garnie de 32 piéces précieuses; 4 couronnes d'or de 20 livres, une chaîne d'argent de 40, et 4 ornements d'autel en argent de 200 livres, de Bule et de Pesth; puis 300 livres d'argent, de Szatmer, etc. Ces objets donnent une idée de la richesse des églises de la Hongrie.

"Si Rome a ses sept collines, Presbourg en a deux qui réclament aussi leur célébrité. L'une, factice, est un simple tertre que le roi de Hongrie, nouveau couronné, escalade au galop; arrivé sur le plateau il tire son sabre menaçant les quatre points cardinaux, comme s'il défiait les ennemis de tous les pays qui oseraient attaquer le sien, et consacre par cette pantomime guerrière le serment oral qu'il vient de faire. Alors seulement il est légitimement roi. Cette éminence se nomme le mont du Couronnement. François-Joseph ne l'a pas encore gravi."

HONGRIE.—La Gazette de Vienne du 20 contient deux bulletins du quartier-général russe, en date du 16, de Kiss Hartau. Le quartier-général a été transporté hier à Matsza. Le troisième corps d'armée s'est avancé vers Waitzen et le deuxième vers Assor. Le quatrième corps a reçu l'ordre de revenir à Miskolcz; l'avant-garde du troisième corps, sous le général Sasz, qui s'était avancée par Dunka, a trouvé l'ennemi fort de 25 à 30,000 hommes et 60 canons. Une canonade s'engagea et dura de quatre heures de l'après-midi jusqu'à la nuit, mais sans résultat. Le colonel Laugeran a eu une jambe emportée. Aujourd'hui, le deuxième et le troisième corps se sont portés en avant. L'avant-garde du troisième corps a rencontré dans les plaines de Waitz u vingt-cinq à trente e-cadros avec deux batteries. Dans le second bulletin, on parle de Georger, qui avait devant Waitzen une position fortifiée. Il avait sous ses ordres 44,000 hommes et 120 canons. Le général Sasz attaqua l'ennemi, qui résista. La canonade commença. La cavalerie hongroise fut repoussée. Le lendemain, il n'y eut que des combats insignifiants; mais l'ennemi ne put déployer ses forces. Ce matin, nous avons attaqué Waitzen. Les Magyars ont perdu deux drapeaux et deux pièces de canon; on leur a fait 500 prisonniers; toutefois, ce n'était que l'arrière-garde. La force principale de l'ennemi s'était dirigée dans la nuit vers le nord.

--On écrit de Vienne, en date du 20 juillet, à l'Indépendance-belge:

"La Gazette de Pesth a publié hier soir les lignes suivantes au sujet de la bataille sanglante dont je vous ai donné hier la nouvelle à la hâte:

"D'après des nouvelles particulières de Pesth, en date du 17, à sept heures du soir, la canonade continuait toujours du côté de Comorn. Le feld-maréchal Paskiewitch s'était porté avec le gros de son armée sur Waitzen, et alors commença le 16, non pas une bataille, mais une boucherie des Magyars fanatiques..."

"Puis, quelques lignes plus bas:
"Pesth offrait dimanche et lundi (le 15 et le 16), d'un côté l'image de la terreur, de l'autre celle de l'espérance. Les partisans de Kossuth eurent l'audace de mettre "ses bank-notes" en circulation. "Toutes les maisons et boutiques furent fermées, et cela dura jusqu'au mardi matin."

"On voit que ces deux rapports laissent beaucoup à deviner.

"Voici le mot de l'énigme:

"Un courrier a apporté hier la nouvelle que, tandis que la bataille mentionnée, dont on entendit la canonade jusqu'à Pesth, était engagée du côté de Waitzen, les partisans de Kossuth ont tenté un soulèvement dans la ville, dressé des barricades, etc., etc., que le général Ramberg, après avoir concentré ses troupes hors de Pesth, y est entré de vive force, s'est emparé des barricades, a puni les émeutiers et a rétabli l'ordre.

"Cet qui est singulier, c'est que ni le journal d'aujourd'hui, ni même les lettres de Pesth, en date du 10 et arrivées ce matin, ne font aucune mention de cet événement.

"Hélas! le fanatisme coûte chaque jour aux Magyars de nouvelles victimes. Déjà même plusieurs prêtres ont été fusillés à Presbourg et au quartier-général pour avoir soulevé les populations.
"Aujourd'hui on manque de nouvelles ultérieures sur l'état des choses près de Comorn et Waitzen. D'après les bruits répandus, les insurgés doivent s'être rendus de Comorn dans les villes des montagnes; ou ils pourraient bien avoir une rencontre avec la division des troupes auxiliaires russes commandées par le général Sasz, qui est entré en Hongrie par Stry (en Gallicie), tandis que d'après le Figyelmezo les Mayars doivent avoir quitté leurs positions devant Comorn et s'être retirés du côté de Gran pour y tenter le passage du Danube.